HAL open science

AZNOGRAPHIE JUDEO-ESPAGNOLE

Marie-Christine Bornes-Varol

To cite this version:

Marie-Christine Bornes-Varol. AZNOGRAPHIE JUDEO-ESPAGNOLE. Yvette Bürki; Manuela Cimeli; Rosa Sánchez. Lengua, Llengua, Llingua, Lingua, Langue – Encuentros filológicos (ibero)románicos, Peniope, pp.60-73, 2012. hal-02139755

HAL Id: hal-02139755

https://inalco.hal.science/hal-02139755v1

Submitted on 23 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AZNOGRAPHIE JUDEO-ESPAGNOLE

Marie-Christine Bornes-Varol

Leo en un diccionario : Asnografía, sf : se dice irónicamente por descripción del asno, !pobre asno ! tan bueno, tan noble, tan agudo como eres. Irónicamente… ¿porqué ?
J. R. Jiménez, *Platero y yo*

1. De l'âne en général et du proverbier judéo-espagnol en particulier

L'âne est pour moi l'une des métaphores du chercheur, endurant, têtu, patient, écoutant autant que faire se peut grâce à ses grandes oreilles, parlant peu pour être compté comme sage, ne sachant pas toujours où conduisent ses pas mais avançant sans relâche, souvent en proie à l'injustice des jugements de ses contemporains, il transporte les livres mais on l'accuse d'être ignorant ou de n'avoir pas de bon sens, d'être indocile et paresseux, de ne pas mériter le peu de fourrage qu'on lui donne. Pourtant, que de choses lui donne-t-on à faire! Il y a toujours de l'ouvrage pour lui : *azno batlan, provetcho de la mallé*.

Madame Flore Gueron (Bornes Varol, 2010 : O9) semble partager mon avis sur le mauvais procès que l'on fait à l'âne, lorsqu'elle glose le proverbe *Onora al asno, por modo de su patrón* **:**

> Kuando se nombra la palabra asno, syempre se vee en él koza fea. Por tanto, el asno syerve a la persona en su etcho i le ayuda a azer muntchas kozas kon mas muntcha livyanés : La persona se asuve enriva del asno kon su *bagage* i éste lo yeva ayí ande kere, lo torna a kaza duspués ke eskapan el etcho endjuntos, etc. Ma kuando se nombra asno, los sintimyentos no son buenos[1].

D'après E. Wolff (2001), Ovide (*Amores* II, 7, 15) déplore aussi l'injustice du sort de l'âne : *Miserandae sortis asellus*. L'ambiguïté prévaut dans la plupart des textes anciens et médiévaux, dans les textes chrétiens et juifs et, partant, en judéo-espagnol. A vrai dire, en commençant cette enquête, j'avais mal mesuré l'extension du corpus (contes moralisés, fables, sentences, proverbes) se rapportant aux ânes et la complexité des interprétations sous-jacentes.

Les proverbiers judéo-espagnols sont souvent éliptiques et rarement glosés. Ce sont souvent de simples listes sans traductions ni explications. Ces listes ne relèvent en général pas

[1] Dans les transcriptions du judéo-espagnol nous suivons l'orthographe des textes édités. Pour le proverbier inédit de H. Bejerano, le judéo-espagnol de cet auteur étant une invention personnelle *sui generis*, nous avons respecté fidèlement le manuscrit, gageant qu'une romaniste avertie en appréciera les singularités, notamment étymologiques et les innovations interlinguistiques qui confinent parfois à la poésie.

les traces de l'évolution ou de l'origine d'une sentence ou d'un proverbe et de ses modifications. Certains éléments sont devenus incompréhensibles et le sens comme l'usage du proverbe sont désormais inconnus. Pour cette raison les proverbiers glosés sont particulièrement utiles (celui de Luis León et celui de Flore Guerón Yeshua) puisqu'ils nous permettent d'atteindre les représentations des locuteurs, de voir en oeuvre l'usage effectif du répertoire en différents lieux et différentes époques, d'approcher les catégorisations autochtones, internes à la culture, l'intertextualité et le fonctionnement en réseau de ces textes entre oralité et écriture. Ils sont malheureusement rares. Manquent aussi grandement à la parémiologie judéo-espagnole les ouvrages des folkloristes de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe, mis à part les brefs écrits de rares pionniers et les quelques ouvrages de la deuxième moitié du XXe siècle ou tout récents.

Pour cette raison, le présent article souhaite rendre toute son importance à l'oeuvre inédite de folkloriste érudit de Hayim ben Moshe Bejerano (1846 - 1931) qui a recueilli dans la seconde moitié du XIXe siècle un très important corpus qu'il a en partie commenté et rapproché d'autres textes. On mesurera ici l'importance de son apport à la parémiologie judéo-espagnole à travers quelques proverbes tirés de cet ouvrage inédit, terminé en 1913.

Compte-tenu du nombre de proverbes portant sur les animaux, et sur les ânes en particulier je m'en tiendrai ici à un exemplier comparé réduit à 3 groupes de proverbes portant sur l'âne métaphorique représentant l'homme.

Le premier de ces exemples, « l'âne du rabbin », témoigne de contradictions et de débats souvent anciens concernant l'attitude envers les animaux, leur statut d'être vivant et la question de leur animalité versus de leur humanité. Il renvoie aussi à l'arbitraire des hommes.

Le second qui met en scène « l'âne endurant et patient » renvoie à l'absurdité de la condition animale et humaine.

Le troisième se réfère à l'ambigüité de « l'âne savant » qui paraît sage, symbole de bêtise absolue et d'entêtement mais aussi d'humilité, de docilité et peut-être de sagesse. Il recouvre un débat sur les limites du savoir humain et se complique d'une métaphore sur la pensée par rapport à l'action.

Le quatrième, fortement lié au précédent, « l'âne juge ou musicien », est une parabole sur le discernement, le vrai et le faux savoir.

Ces énoncés sont anciens, partagés et répandus en Europe mais leur interprétation judéo-espagnole garde en synchronie la trace des débats et des contradictions diachroniques.

2. **L'âne du rabbin**

Le *Siracide* (33, 25) écrit : « À l'âne le fourrage, le bâton, les fardeaux, au serviteur le pain, le châtiment, le travail ». Le parallélisme établi entre l'homme, serviteur de Dieu et l'âne serviteur de l'homme traverse la plupart des textes de nos proverbiers et les textes d'exégèse s'y rapportant[2]. Lorsque l'on confronte les commentaires de plusieurs auteurs de proverbiers ou de commentaires portant sur des proverbes, on obtient un reflet des discussions en jeux. A propos du proverbe *El asno cayo al pozo* H. Bejerano écrit :

> Aforismo muy usado, conel cual se moteja al hombre hipocrita, que predica la palabra de Dios, á los fieles, y el mismo no la afirma. Se permite para si mismo lo que prohibe á otros.
> El vulgo cuenta lo siguiente con respecto a ello : Un hombre religioso tenia un criado tan necio y torpe, que todo el mundo le llamaba con el nombre de asno. El pobre cae un sabado dentro del pozo. Consultan a Rabbi, su dueño, diciendo : el asno cayo al pozo, se puede o no sacarlo de alli ? El Rabbi prohibe la cosa… Es el suyo, Señor. Entonces, salvadlo, responde el religioso.
> Ese cuento pareceme algo trivial y malicioso, puesto que la cosa es muy legal. Pero, creo, sin duda, que ese refran alide [*sic*] al cuento del Evangilio (Lucas XIV, 5) cuando le observan a Yesus, por que sanó un hidropico en Sabado ? el responde : El asno o el buey de cual de vosotros caerá en algun pozo, no lo sacareis de ahi en Sabado ?

L'explication donnée par Bejerano selon laquelle il ne s'agit pas d'un âne mais d'un serviteur stupide du rabbin est exceptionnelle. Les autres auteurs et commentateurs se contentent d'établir le parallèle entre les puissants et les faibles, comme le fait J. Nehama (1977) qui rapporte l'anecdote résumée *el azniko kayo al pozo* à la suite du commentaire :

> *el azniko del siñor jajam*, sarcasme contre les chefs et les puissants qui multiplient interdictions et tabous pour le commun des mortels tandis qu'à eux tout est permis.

Dans son proverbier glosé, Mme Flore Gueron Yeshua formule le proverbe sous la forme de l'exemplum résumé (Bornes Varol, 2010 : S46)

> *Sinyor haham el azno se kayó al pozo. – Oy es chabat, no se puede nada azer ! – Ma el azno es el suyo. – Kitáldolo presto !* Estas palavras son muy konosidas, kuando se trata de ajeno, los hahamim guadrando el chabat, no permeten a salvar el azno del vezino. Ma, kuando se trata de su azno, el chabat mas no egziste para eyos. Bueno o negro, esto es la realitá : egoismo ? I ke keras i ke no keras, esta manera pasan las kozas.

---

[2] Dans le texte de R. Jacob b. Salomon ibn Habib édité pour la 1ère fois à Salonique en 1916, *'Ein Yaakov*, il est écrit (Ordre Nezikin 'Avoda Zara [5b8a] 11) : « Rabbi Johanan a dit au nom de R. Banaa que signifie Heureux vous qui partout semez le long des eaux et qui laissez aller le pied du boeuf et de l'âne (*Is.* 32, 20)? Heureux les israélites ! […] et *Vous qui laissez aller le pied du bœuf et de l'âne* signifie, selon ce qu'on enseignait à l'école d'Elie, que la parole de la Thora doit être pour nous ce qu'est le joug pour le boeuf et la charge pour l'âne qui la porte. » (*Aggadoth*, 1982 : 1217)

Son commentaire donne, comme le fait Nehama, l'interprétation courante du proverbe sur l'hypocrisie des dignitaires et la défense de leurs intérêts privés, qui appliquent deux poids deux mesures.

Une relative connaissance des textes rabbiniques à la source de l'exemplum se manifeste chez Luis León (2001: 20) qui le cite à propos du commandement *Abidiguar almas*, 'salvar almas', passé en expression.

> « Se emplea cuando se habla de ayudar o prestar un servicio a alguien. se origina en el siguiente cuento : Llega una persona corriendo un sábado a casa del rabino, y le cuenta con ansiedad que se ha caído el burro dentro del pozo. El rabino le responde que en sábado por ser día de guardar no está permitido por la Ley hacer tarea alguna, por lo tanto será imposible intentar sacarlo. El recién llegado le aclara : « pero señor rabino, se trata de su burro ! », a lo que el rabino contesta prontamente : « Saquen inmediatamente el burro del pozo, que es abediguar almas ! ».

Le commandement est la version traduite de *Piqquah nefesh dohe shabbat*, 'on peut transgressser les lois du Shabbat pour sauver quelqu'un en grave danger' (*Talmud, Shabbat* 132a) [3]. L'humour consiste ici à appliquer un commandement concernant « une âme », à un être humain, à un animal.

On le voit ici, il s'agit de sauver un être humain et non un animal. Le discours de Bejerano est plus ambigü. Est-ce au même commandement que se réfère Bejerano en précisant qu'il s'agit d'un être humain ? Pourtant il lui serait possible de se référer à *Shabbat* 128b pour le cas d'un animal (M. Goodman, 2009 : 319, 679 n38): Dans le Talmud de Babylone une voix précise que certains actes généralement interdits le jour du shabbat sont autorisés lorsqu'ils ont pour but de soulager la douleur des animaux ; « rav Yehouda dit au nom de rav : si un animal tombe dans un trou d'eau, on apportera des coussins et des couvertures et on les placera sous cet animal et s'il monte du trou, c'est bien ».

Dans les sources chrétiennes, l'exemplum, très répandu[4], s'appuie comme le relève H. Bejerano sur L'*Evangile selon saint Luc* 13,15 : Mais le Seigneur lui répondit : Hypocrites! Chacun de vous, le sabbat, ne délie-t-il pas de la crèche son bœuf ou son âne pour le mener boire?

H. Bejerano attribue ici l'intention maligne et l'offense envers les rabbins au christianisme et critique le peuple ignorant qui en fait usage. En fait ici c'est l'*Evangile* qu'il critique comme posant un faux problème. Dès lors on peut se poser la question de savoir sur quoi il fonde l'assertion selon laquelle il s'agit d'un valet imbécile surnommé « âne » par

---

[3] Je remercie Agnès Woog pour son aide dans la recherche des références talmudiques.

[4] *Cf.* R. Haboucha (1992 : 684) AT 1734 et AT 1855, Motif Index (Noy) C631.2, C631.2+ ; *Index Exemplorum* (Tubach) n° 2795 ; *Gesta Romanorum* n° 229.

métaphore. L'exemplum, très connu et diffusé au Moyen Age dans le monde juif et dans le monde chrétien fait en effet toujours état d'un animal, une vache ou un âne, connote l'hypocrisie et s'applique aussi bien au curé qu'au rabbin.

H. Bejerano ne semble pas partager ici le courant qui attribue aux animaux des traits humains qui est pourtant répandu dans les exempla des rabbins[5], tel l'âne de Pinhas qui refuse de manger le fourrage dont la dîme n'a pas été prélevée ou la vache du saint homme qui observe les jours de jeûne (Moshe Gaster, 1924 : 83, 129 ; *Talmud, Hulin* 7a-b)[6]. Il adopte ici le point de vue qui considère l'animal des textes exégétiques comme une métaphore de l'homme. Pourtant les animaux domestiques qui ont part à une humanité relative font l'objet de débats tant dans le monde juif que dans le monde chrétien au Moyen Âge. M. Pastoureau (1999 : 16) rappelle que l'on s'y demande si les animaux doivent travailler le dimanche et si l'on doit leur imposer des jours de jeûne.

3. L'âne endurant et patient

La bivalence de l'âne qu'exprimait Mme Flore se manifeste également dans la variation autour de la métaphore de l'âne qui tourne la meule ou conduit la noria et qui tourne avec obstination sans errer mais sans aller non plus nulle part.

Le parallèle entre l'âne serviteur de l'homme et l'homme serviteur de Dieu est fait par le *Siracide* 33,25 : À l'âne le fourrage, le bâton, les fardeaux, au serviteur le pain, le châtiment, le travail.

Si en judéo-espagnol H. Bejerano et L. León, se rejoignent sur l'énoncé et la morale, J. Nehama (1977) introduit une nuance à l'expression proverbiale et F. Gueron-Yeschua, une interprétation différente et positive :

> Luis León (2001 : 87): *Se abolta como cabaio de mulino*. Se le dice a las personas que van i vyenen sin cumplir con su cometido.[7]
>
> H. Bejerano, 248 – *Ser como el asno del molino* **:** Expresion trivial, con que se burlan de aquel que á pesar de su grande pena, no logra ningun [éxito ?] y queda siempre en el mismo lugar, como el asno del molino, que gira el dia entero y siempre sobre el mismo circolo.

Dans ces deux cas, sont ici dénoncés le défaut d'intelligence et de clarté de vue (l'âne de la noria a souvent les yeux bandés), l'obstination du travail routinier voire l'échec de

---

[5] Moshe Gaster cite également l'exemplum de la vache qui jeûne et donne les références suivantes prises dans les collections d'exempla rabbiniques : J. Demai I, 3, J. Shekal V, *Gen R*. 60 § 8, *Abot de rabbi Nathan* I ch. 8 p. 38, *Maase Buch* n° 55, *Helvicus Historien* I ch. 27, p. 116 = Helvicus, *C. Jüdische Historien* 2 vols. Giessen 1612, Eisenmenger I, p. 421f ; *Entdecktes judentum*, 2 vols. Frankfurt a. O., 1700.

[6] De même l'ânesse de Barlaam qui sauve son maître (*Nb* 22, 20-33).

[7] Idem chez E. Saporta y Beja (1978 : 15) *Azno de barrena* : Persona que no acierta en sus actuaciones.

l'entreprise ainsi menée. J. Nehama (1977), quant à lui, insiste sur l'endurance et ne dit rien de l'échec :

> *azno de barrena*, âne de manège qui, les yeux bandés, tourne continuellement en rond pour actionner la vrille dont le mouvement fait monter l'eau du puits. (Désigne une personne routinière, bonne pour une besogne qui n'exige aucune intelligence, aucune adresse, mais une endurance aveugle).

F. Gueron Yeschua fait l'éloge du cheval qui remplace ici l'âne (et toute référence de ce fait à l'ignorance ou la bêtise) et qui se sacrifie pour faire fonctionner une entreprise humaine à force d'endurance :

> K81. *Kavayo de norya* Para ke kamine la norya (una manera de pozo, de fuente, ma spesyal), kurean kavayos, los kualos arodean de día i de notche, sin kedar, para ke venga la agua, *d'ordinaire* al banyo, o a otro lugar ande ay menester de eya.
> En la vida estas palavras se emplean, kuando en famiyas kurean alguno de sus miembros a lavorar para sostener a todos los haraganes i gavadjís ke se topan en eyas, sin decharles repozo i tyempo de pensar a sí.
> Muntchas vezes, no los uvligan, eyos solos se kurean komo kavayo de norya i estonses es mas negro, porke muy fuerte se puede desbarasar de este yesurim.

Les autres sont qualifiés de vaniteux et de paresseux fuyant le travail, sans pitié pour la seule personne qui assure leur subsistance. Sans doute ce *kavayo de norya* est-il pris par tous pour un imbécile, mais en réalité il est responsable et vertueux. On retrouve ici quelque chose de l'ingratitude envers les ânes que Mme Flore dénonçait plus haut. Il est possible qu'elle voie aussi dans cet animal, abruti par la charge d'une entreprise qui repose sur ses seules épaules, le dur destin de la mère de famille sur qui se repose la maisonnée.

Dans les sources latines, la métaphore évoque la quête spirituelle et cette étape est valorisée dans le récit initiatique de *L'Âne d'or* d'Apulée (1994 : 207 ; IX, 11)

> « Le lendemain on m'attelle dès le matin à une meule […] et aussitôt un voile sur la tête on me lance sur le sentier circulaire d'une ornière sinueuse, de telle façon que revenant sans cesse sur mes pas à l'intérieur d'une orbite stictement délimitée j'allais sans savoir où, ni jamais m'égarer. »

Ici, on le voit, le fait de ne pas connaître le but empêche de s'égarer, la soumission et l'ignorance évitent l'erreur.

L'image de l'âne (ou du cheval) de noria (ou de moulin) qui tourne sans cesse apparaît avec un sens plus développé dans *Bocados de oro* ouvrage du XIIIe siècle traduit en espagnol de l'ouvrage arabe *Mukhtar al-Hikam wa Mahasim al-Kalim* de Mubashshir ibn Fatik, lettré de la cour des Fatimides au XIe siècle. Il reprend le parallèle entre l'homme qui sert Dieu aveuglément et l'âne qui tourne la roue :

> (M. Crombach, 1971 : 20) : Çagalqatias [4] : El que dexa el mundo e sirve a Dios sin saber, es tal como el asno de la atahona que anda en derredor todavía e non sabe que faze.

Il n'y a pas ici de jugement de valeur sur cette façon de servir Dieu sans faire usage de l'entendement.

Ce n'est pas cette leçon que retient l'hébreu dans dans *Mibhar ha-P^{e}nînîm* attribué à Salomon Ibn Gabirol (D. Gonzalo Maeso, 1977 : 65) : *Quien presume de sabio sin sabiduría es como el asno de molino que gira y gira sin avanzar*. Ce qui est ici dénoncé est l'imposture de celui qui prétend à la sagesse, comme plus bas dans le cas de l'âne savant. L'interprétation de ce texte est proche de celle que donne plusieurs siècles plus tard le rabbin H. Bejerano.

4. L'âne savant

La Bible réunit l'animal et l'homme stupide dans *Prov*. 26,3 : Le fouet pour le cheval, la bride pour l'âne, pour l'échine des sots, le bâton.

Nous sommes ici de nouveau dans la comparaison courante entre l'âne et l'imbécile, l'idiot ou l'ignorant. On a vu plus haut que cette identité entre l'âne et l'imbécile était présente dans la série précédente. Encore s'agit-il de s'entendre sur le type d'imbécillité en cause : pour Flore cet imbécile est l'homme vertueux dont les méchants profitent, pour Bejerano c'est l'homme dépourvu de bon sens qui s'entête même alors que son effort ne mène à rien, pour Nehama celui qui est dépourvu d'intelligence et d'adresse, pour Bejerano et Leon celui qui dépense beaucoup d'énergie sans aucun résultat, pour Salomon Ibn Gabirol celui qui prétend indûment à la sagesse, pour Çalgatias, le philosophe de *Bocados de Oro*, celui qui agit sans conscience de ce qu'il fait, pour Apulée celui qui avance à l'aveuglette et s'en remet à son destin. Ce dernier est de tous le plus sage, car au moins il cesse d'errer.

C'est donc sur ce point que la fluctuation est la plus grande et semble croiser des éléments venus de contextes très divers, ce dont le proverbier judéo-espagnol se fait l'écho.

La liste des proverbes assimilant l'âne à la sottise, l'ignorance, la maladresse ou l'absence de bon sens est longue dans les proverbiers et J. Nehama en offre une liste importante, H. Bejerano également qui puise à la tradition sémitique, latine ou turque.

4.1 L'âne en chaire et le bonnet d'âne

Une figure problématique se détache de cet ensemble, celle de l'âne savant. Si *azno kon bonete* 'âne avec turban de lettré, chargé de diplômes mais benêt / bête, crétin diplômé' (Nehama, 1977) est sarcastique, il renvoie néanmoins à un imaginaire ancien.

Au Moyen Âge, dans le monde latin notamment, l'âne est parfois symbole de la sagesse et même de la justice. W. Deonna, (1956 : 640) cite à ce sujet Rémy de Gourmont qui parle dans son célèbre ouvrage *Le Latin mystique* de l'Homme à tête d'âne, symbole de la sagesse

humaine, une telle sagesse n'étant qu'ignorance et ânerie : – « le véritable homme âne, figure chère au Moyen Age est assez fréquemment peint, sculpté avec les habits et les attributs d'un maître d'école, signifiant aussi la doctrine vaine, semblable à des braiements qui sort de telles bouches et par extension toute science purement humaine ».

De fait c'est le véritable savant qui croit pénétrer les mystères de la création qui est ici visé, comme dans les textes juifs, le symbole de l'intelligence relative qui ne veut pas se laisser convaincre par la Vérité (L. Charbonneau-Lassay, 1997 : 233).

En contexte juif on a souvent affaire à l'ignorant qui prétend à la sagesse (cf. supra l'âne vaniteux de *Mibhar ha-P^{e}nînîm*) et qui cherche à s'introduire dans la compagnie des sages. C'est aussi le cas chez J. Nehama (1977) du proverbe *se ečo azno i se alevanto jajam*, 'du jour au lendemain sans études, il se donne pour un savant pour un expert' et chez H. Bejerano de ce proverbe peu courant :

> ***El asno entre los corderos,*** Se dice de un necio o torpe, que se pone entre gente inteligente ; o de una persona vieja entre jovenes y niños.

4.2 L'âne silencieux qui passe pour sage

C'est dans ce cadre notionnel que l'on trouve un énoncé très complexe parceque très répandu et partagé et dont l'interprétation est variable, celui de l'âne (du fou, du sot, de l'ignorant…) / du silencieux qui se tait et passe pour / est véritablement sage. En judéo-espagnol c'est la formulation *azno kayado por savyo es kontado* qui domine, tous corpus confondus.

La leçon sur le silence qui permet de dissimuler la bêtise ou l'ignorance s'appuie tout d'abord sur les proverbes de la Bible, *Pr.* 17, 28 : *Aún el necio si calla, pasará por sabio, y por inteligente si cierra sus labios* et *Si.* 20, 5 : *Hay silencioso tenido por sabio, y quien se hace odioso por su verborrea*.

M. Conca et J. Guia (1996: 52) qui analysent le proverbe en catalan dans l'oeuvre de Jafuda Bonsenyor (XIIIe siècle) font remonter le proverbe à Pindare : *el silencio es la saviesa máxima de l'home* et à Simónides de Ceos : *Callant el neci es savi i el savi es neci*. Ils mentionnent le proverbe latin : *Sapiens est qui tacere novit*. La formulation d'Anselm Turmeda dans la strophe 6 du *Libre de tres* : *Lo poc parlar és saviesa*, se trouve sous la même forme dans la *Doctrina moral* d'en Pacs (première moitié du XVe siècle) et apparaît également dans *Debat ab Caldesa* de Joan Roís de Corella : *[…] que ja poc parlar no em par saviesa*. Le proverbe a par la suite été très souvent consigné. C'est le silence prévalant sur la parole qui est au centre de la leçon.

C'est aussi celle qui prévaut dans les *Pirke Avot* I, 17 « Toute ma vie j'ai vécu avec les Sages et je n'ai rien trouvé pour le corps de meilleur que le silence ». La leçon reprise par la *Disciplina Clericalis* aux sources gréco-arabes (Genot-Bismuth, 2001 : 221) « Du silence : Comment serai-je compté parmi les disciples sages ? Le maître : Garde le silence jusqu'à ce qu'il soit indispensable que tu parles. En effet le philosophe dit : le silence est un signe de sagesse et la prolixité est un signe de sottise. »

La leçon de Pierre Alphonse est proche de celle du chapitre sur les proverbes de *Al-Mostatraf* d'al-Ichbihi, ouvrage très répandu dans la Péninsule au Moyen Âge, (1899 : I, 77) « Chapitre V : En gardant fréquemment le silence on s'attire le respect ; en parlant juste on se concilie l'estime. Tous deux semblent puiser dans l'oeuvre de Diogène Laërce *Vies et doctrines des philosophes illustres*, passée dans la littérature sapientielle de la Péninsule à travers les ouvrages arabes, (V, 40) : « […] et à celui qui, dans le banquet, gardait un silence complet, il dit : « Si tu es sot, tu fais sagement, mais si tu as de l'éducation, tu fais sottement ». »

La même ambivalence se fait jour dans *Mibhar ha- p^{e}nînîm* (Gonzalo Maeso, 1977) qui insiste néanmoins sur la supériorité du silence dans le chapitre XXXIII :

> 61 : No hables de lo que no sepas, para que no se desacredite tu saber.
> 346 : Al mucho silencio rodea veneración.
> 348 : A falta de instrucción, acógete al silencio.

Mais:

> 358: La palabra verídica aventaja al silencio

Il est intéressant de constater que l'interprétation que Flore Gueron Yeshua donne du proverbe est proche de ces textes qui mettent en rapport le silence et la parole (Bornes Varol, 2010 : A31). Le commentaire y ajoute le lien avec les leçons sur la parole blessante qui cause du tort et y associe la leçon sur la supériorité de la parole avisée sur le silence :

> *Azno kayado, por savyo kontado* Ya se save ke ay proverbo ke dize *la kayadés es oro*. Todo en savyendo esto, no syempre la persona se puede estar kayada. I en avlando, syendo *la alguenga no tyene gueso*, muntchas vezes se dizen i kozas no en su lugar i puedes ofensar sin ke keras.
> En mizmo tyempo, el ke se keda kayado (no tanto porke save muntcho, a porke no le kuadra lo ke prime ke avle), lo toman komo savyo i es mas respektado del ke *save aresponder a tyempo i en su lugar*.

Si elle considère qu'il faut surveiller ses paroles, se taire autant que faire se peut, elle déplore que l'imbécile qui se tait (parce qu'il ne sait pas quoi dire) soit plus apprécié que celui qui répond de manière appropriée. Comme plus haut, c'est l'imposture qui est ici critiquée. Enfin, *si le silence est d'or la parole est d'argent*, parler juste, donner en son temps une

réponse avisée, est supérieur à se taire. Elle remarque également comme la *Disciplina* qu'il peut s'avérer indispensable de parler.

Le proverbier espagnol et le proverbier judéo-espagnol ont surtout conservé la leçon sur le silence qui permet à l'ignorant de dissimuler son ignorance, à cette différence qu'en espagnol la forme avec *el necio* ou *el bobo* correspond aux énoncés judéo-espagnols avec *el azno*.

J. Nehama (1977) déplore le fait que le silence permette à l'ignorant de se dissimuler :

> *azno kayado por savyo es kontado* celui qui parle peu, qui se tait et écoute passera toujours pour un sage même s'il est un ignorant ou même un imbécile.

Mais il reconnaît à cet ignorant des vertus de sagesse, la modestie, la conscience de sa propre ignorance et la volonté d'apprendre en écoutant[8].

Très spécifique est l'explication de H. Bejerano, qui va très loin dans le discrédit de l'âne et le seul âne silencieux de son proverbier est plutôt assimilé au pervers qui dissimule pour mieux nuire :

> *Dios te guarde de asno callado* : Lo que de otro modo se dice del perro callado, que muerde sin que el hombre se guarde de el. Alude al malo que calla. « Asno », en esta frase parece tener la expresión de torpe y necio, expresión muy usada en Oriente.

Cette attribution d'un caractère très négatif à l'âne est peu courante et L. Charnonneau-Lassay (1997 : 233) qui s'en fait l'écho en trouve l'origine dans le fait qu'en Grèce et à Rome l'âne est la monture de Silène, des Faunes et des Satyres, qui sont liés au déchaînement des passions vulgaires et à l'ivrognerie. Il relève également que dans la cabbale, détail peu connu, l'étoile maléfique à cinq branches Remphan, contient une tête d'âne dont la tête est dirigée vers le bas.

Il est à noter que l'expressivité judéo-espagnole ajoute au trésor phraséologique l'expression *aznear* pour 'dire des sottises', *aznearse* 'faire l'âne', et des formules comme *penseke, azneke i bureke* qui font écho à ce que J. Benoliel (1977 : 136) relève en haketiya où la formule *pensar es aznear* révèle un jeu de mots avec l'hébreu et une interprétation ambiguë, à savoir :

> « Créese generalmente que asnear es proceder como el asno, cuyo aire pensativo habría dado ocasión a este aforismo. En la aplicación significa que en vez de pasar el tiempo a pensar, esto es a soñar, a devanear, es mejor aprovecharlo para trabajar. […] Pero el origen de este dicho es muy diverso : no me queda duda ninguna que el autor de este concepto, hombre instruido y gracioso, ha querido hacer un juego de palabras.

---

[8] Idem chez E. Saporta y Beja (1978 :15) « *azno cayado por savio es tomado* : el que no habla no yerra, y los demás lo creen inteligente », qui fait apparaître le lien avec le proverbe parallèle *poco avlar poco yerrar*, qui est aussi signe de sagesse.

> « Pensar » y « pesar » significando ‘ponderar’ y derivados ambos de « pensare » corresponden precisamente al verbo *aleph zayn nun*, *azn*, del hebreo que tanto significa ‘ponderar con balanzas’, como ‘cogitar, meditar’, esto es, ‘ponderar con el espiritu’. […]. Así es que *pensar es aznear* significa realmente que aznear es equivalente a pensar. […]
> Es verdad que con el tiempo se olvidan los pormenores y solo subsistan las generalidades. Aqui a la palabra aznear se da el sentido general de hacer como los asnos, que es en lo que consiste el chiste. Pero se ha perdido de vista la significación particular de *azn*, que es la verdadera. […]. »

Ainsi, par la vertu du jeu de mot et même si le proverbier judéo-espagnol semble ici privilégier l’action sur la réflexion, celui qui fait l’âne, qui se tait et passe pour sage, peut-il l’être en vérité puisqu’il pèse le pour et le contre et réfléchit avant de parler, autre trait de sagesse préconisé par le proverbier.

4.3 Le jugement de l’âne

En ce qui concerne le goût de l’âne pour la justice dont parlait W. Deonna, la lecture judéo-espagnole ne concède à l’âne aucune aptitude à juger. Bejerano le montre clairement dans son commentaire au proverbe ¡*Vay de cuando el apartador es un asno* ! qu’il a=ccompagne d’un exemplum :

> Con esta frase un poco trivial, se zahiere á aquellos que siendo ignorantes y torpes tienen la audacia de preferir un necio á un sabio.
> Son muchisimas las leyendas, que en oriente se narran a este proposito.
> Digamos lo siguiente :
> Un bellisimo ruiseñor cantaba un dia delante un cuervo. Ese desprecia su voz tan melodiosa y se atreve á cantar tambien él, y sostiene su dictamen que su voz es mal dulce que la del Ruiseñor. La disputa se declara entre ellos, hacen una apuesta y ponen que á aquel que pierda se le saque el ojo de la arroyada. Desdichadamente encuentran un asno. Los ascojen por juez y prefiere la voz del cuervo. La operación se hace. El ruiseñor pierde la luz de su ojo. Lamento no tanto la perdita de mi ojo, dice el, cuanto que el jusgador fue un asno.

On retrouve ici ce qui a été dit précédemment de l’âne comme métaphore de l’ignorant à qui l’on confie une tâche qui est hors de ses compétences et qui ne sait pas juger. Bejerano s’appuie sur des exemplas orientaux mais il existe des précédents plus anciens directement et explicitement en lien avec les ânes.

Commentant le proverbe grec *Onos lyras*, R. Tosi (2010 : 1934) ‘Un âne (qui entend) la lyre’, en latin *Asinus ad lyram*, le rapproche d’une tradition du troisième millénaire en Mésopotamie où l’âne est lié à la lyre dans certains bas-reliefs. Il atteste de sa présence et de sa diffusion dans le monde grec et le monde latin. Présente dans les satires de Ménandre, elle trouve son sens actuel dans la fable de Phèdre. La locution est fréquente chez les auteurs byzantins, on la trouve chez St Jérôme, dans plusieurs versions de *Barlaam et Josaphat*, enfin chez Erasme et dans toutes langues européennes. Pour L. Charbonneau Lassay (1997 : 231)

c'est la représentation de l'absurde qui prévaut dans le monde médiéval à partir de la fable de Phèdre. Mais le motif source (également analysé par E. Wolff, 2001 : 24) est bien entendu celui, mythologique, de Midas, appelé à trancher un duel musical entre le silène Marsyas / Pan et Apollon et qui, ayant préféré Pan, est affublé d'une paire d'oreilles d'âne par Apollon, dans la version répandue par les *Métamorphoses* d'Ovide (XI, 85-193). Il est puni pour avoir préféré « la séduction sensible à l'harmonie spirituelle ».

5. En manière de conclusion

Le proverbier judéo-espagnol, qui puise comme la langue et comme la culture judéo-espagnole à des sources multiples et souvent très anciennes dont il conserve les traces manifeste une grande richesse et une complexité que nous ne faisons qu'envisager. La simple entrée « âne » compte chez Bejerano 22 items et une rapide lecture a dégagé 8 autres énoncés contenant le terme âne. Les liens explicites ou implicites qui sont faits avec des textes bibliques ou talmudiques, des exempla « orientaux » ou latins et la façon de relier les énoncés sapientiels entre eux nous permettent d'approcher cette intertextualité complexe et les nuances qu'elle produit.

La tâche est étendue et complexe, elle requerra la collaboration de nombreux chercheurs pour éditer les proverbiers, commenter les textes et rechercher leurs sources et surtout les croiser. C'est dans cet esprit que le programme ALIENTO (www.aliento.eu) a été conçu. J'en garde pour symbole le petit âne endurant et patient qui transporte la sagesse sans savoir encore tout ce qu'elle contient, sans se représenter toute son étendue, mais qui se contente d'avancer sans trébucher sur un long chemin, suivant modestement les traces de ceux qui l'ont précédé et ouvrant le chemin pour ceux qui le suivront.

BIBLIOGRAPHIE

Apulée (1994), *L'âne d'or* ou *Les Métamorphoses*, Paris : Gallimard.

Aggadoth du Talmud de Babylone – La source de Jacob – 'Ein Yaakov (1982), traduit et annoté par A. Elkaïm-Sartre, Lagrasse : Verdier.

Benoliel, José (1977), *Dialecto judeo-hispano-marroquí o hakitiya*, Madrid : CSIC.

Berlioz, Jacques / Polo de Beaulieu, Marie Anne (dirs.) (1999), *L'animal exemplaire au Moyen Age Ve – XVe siècles*, Presses Universitaires de Rennes.

Bornes Varol, Marie-Christine (1999), « Raíces medievales de los proverbios judeoespañoles » in *The Proceedings of the Tenth British Conference on Judeo-Spanish Studies*, A. Benaïm (ed.), Londres : Queen Mary and Westfield College.

Bornes Varol, Marie-Christine (2010), *Le proverbier glosé de Madame Flore Gueron Yeschua (Judéo-Espagnol – Bulgarie)*, Paris : Geuthner.

Charbonneau-Lassay, Louis (1997), *El bestiario de Cristo – El simbolismo animal en la Antigüedad y la Edad Media*, Palma de Mallorca : José J. de Olañeta. (1ère éd. 1996)

Conca, Maria / Guia, Josep (1996), *Els primers reculls de proverbis catalans*, Barcelona : Abadia de Montserrat.

Deonna, Waldemar (1956), « *Laus Asini* – L'âne, le serpent, l'eau et l'immortalité », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 34.

Gaster, Moses (1924), *The Exempla of the Rabbis - being a collection of exempla apologues and tales*, Londres : The Asia publishing Company.

Gonzalo Maeso, David (1977), *Šelomo Ibn Gabirol - Selección de Perlas - Mibhar ha-Penînîm*, Barcelona : Ameller.

Goodman, Martin (2007), *Rome et Jérusalem – Le choc de deux civilisations*, Paris : Perrin.

Genot-Bismuth, Jacqueline-Lise (2001), *Moïse le Séfarade alias Pierre d'Alphonse - La Discipline de Clergie – Disciplina Clericalis*, St Pétersbourg / Paris : Evropeïski Dom / Editions de Paris.

Haboucha, Reginetta (1992), *Types and Motifs of the Judeo-Spanish Folktales*, New York / Londres : Garland.

León, Luis (2001), *Refranes y expresiones sefaradíes*, Buenos Aires : Milá.

Nehama, Joseph (1977), *Dictionnaire du judéo-espagnol*, Madrid : CSIC.

Pastoureau, Michel (1999), « L'animal et l'historien du Moyen Âge » in J. Berlioz & M. A. Polo de Beaulieu (dirs.), *L'animal exemplaire au Moyen Âge - Ve–XVe siècles*, Presses Universitaires de Rennes.

Saporta y Beja, Enrique (1978), *Refranes de los judíos sefardíes*, Barcelona : Ameller.

Tosi, Renzo (2010), *Dictionnaire des sentences latines et grecques*, Grenoble : Jérôme Million.

Wolff, Etienne (2001), « *Miserandae sortis asellus* (Ovide, *Amores* II, 7, 15) – La Symbolique de l'âne dans l'Antiquité », *Anthropozoologica*, 33-34.